

24 images

24 iMAGES

Moments de la vie d'une femme

Anne Trister

Élie Castiel

Number 27, Spring 1986

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22021ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Castiel, É. (1986). Review of [Moments de la vie d'une femme / *Anne Trister*]. *24 images*, (27), 39–40.

ANNE TRISTER

Moments de la vie d'une femme

Élie Castiel

Une des caractéristiques qui émane parfois du cinéma que l'on qualifie d'auteur, est le manque de préoccupations d'ordre politique et social. Depuis déjà un certain temps, ce genre de cinéma est devenu, pour ceux qui le font, une sorte d'instrument d'auto-psychanalyse (les films de Woody Allen sont des exemples frappants et éloquents), d'où le souci de dévoiler les obsessions, les craintes, les illusions et les affectations propres à chaque cinéaste. Autant dans la facture (surtout pour la mise en scène) que dans le contenu (thèmes choisis), le cinéma d'auteur range des films qui reflètent la personnalité du réalisateur. Et si parfois un certain degré de narcissisme latent se laisse glisser au passage, il n'en demeure pas moins que ces œuvres constituent pour le spectateur de véritables outils de réflexion sur les valeurs et les enjeux de la vie d'aujourd'hui: solitude, aliénation, recherche de soi, pragmatisme et réalité des relations humaines.

Avec *Strass Café* (1980), Léa Pool affirmait sa personnalité non seulement en tant qu'auteur, mais aussi en fonction de la maîtrise de la mise en scène et la recherche aigüe des images. Quatre ans plus tard, avec *La Femme de l'hôtel*, elle confirmait son talent, apportant un souffle nouveau au cinéma québécois. Ce film mettait de l'avant un cinéma axé sur la modernité, un cinéma à portée universelle. Le film en question se méritait un accueil enthousiaste de la part du public et remportait le Grand Prix de la Presse internationale au Festival de Montréal et celui d'excellence au Festival des Festivals de Toronto.

Au moment de sa sortie, et après un seul visionnement, il y a toujours un risque, une difficulté à écrire sur un film qualifié d'auteur. Les propositions, les nuances, les symboles sont à la fois si éparpillés et en

même temps si évidents que nous ne pouvons en tracer que quelques esquisses, des tentatives d'analyse tout au plus.

Anne Trister, tout comme *La Femme de l'hôtel*, est un film sur l'absence et la séduction, sur ce que le vide produit autour de soi, mais en même temps, une étape, un moment de l'existence où tout doit être remis en question, bousculé, pour remettre sa vie en ordre.

Après la mort de son père, Anne, jeune Juive de vingt cinq ans, abandonne ses études en peinture, quitte son ami, sa mère, son pays, la Suisse, et s'installe au Québec, et plus précisément à Montréal, chez une amie, Alix Moisan, une psychologue dans la quarantaine. Pour combler le vide laissé par la mort de son père, elle va bientôt se lancer dans un projet de peinture environnemen-

taile par lequel elle tentera de retrouver son identité. Par ailleurs, Alix partage sa vie avec Thomas. Dans son travail thérapeutique, elle s'occupe de Sarah, une petite fille de dix ans avec qui elle a développé des liens affectifs. De son côté, Sarah est une enfant rebelle qui ne demande qu'à être aimée. Elle est peut-être bien le double d'Anne. Une étrange complicité se forme alors entre tous ces personnages, accord qui prend tout d'un coup les formes de l'amour, du désir et de la possession.

Avec Anne comme protagoniste principale, Léa Pool a construit un film sur le pouvoir de l'amour, sur l'abandon de soi, sur les subterfuges de la passion, sur la force des sentiments. Léa Pool est aussi une montreuse d'images. Elle prend un soin excessif à les cadrer, à les juxtaposer les unes et les autres, à leur donner un

Albane Guilhe et Louise Marleau



cachet symbolique et une signification particulière.

Premières images: en plein désert, en hiver, quelque part en Israël, Anne accompagne son père au lieu de son dernier repos (il est mort en Suisse, il a voulu qu'on l'enterre en Israël). Les chants hébraïques de Ravel se confondent avec la désolation des lieux et la gravité du moment. Dernières images: le même endroit, quelques mois plus tard, les fleurs ont poussé autour de la tombe du père, le désert est devenu un lieu fertile où pousse la végétation.

Entre ces deux images, une interruption dans la vie d'une femme, un moment de crise, une sorte de néant où Anne devra indubitablement chercher sa voie.

Tout d'abord, il y aura Simon, un vieil ami de la famille qu'Anne rencontre à Montréal. Une relation faite d'amitié et surtout de tendresse s'installe entre eux. Anne cherche un studio où elle pourra peindre à sa guise. Simon lui propose un local désaffecté. Là, elle va s'éclater jusqu'à l'épuisement total, physique et moral. Elle va décider d'en peindre les murs entièrement en trompe-l'œil. Par cet acte de création désinvolte et de dévotion, elle essaiera de briser tous les liens qui la rattachent à la réalité. Elle y parviendra par des ruptures dans les lignes, dans les plans, dans le contenu de ces peintures éclatées. C'est alors que nous nous apercevons que son existence a pris la forme de ces conceptions graphiques difformes. Anne, par sa peinture, remet en question la notion même de notre entourage environnemental. C'est d'ailleurs l'occasion pour Léa Pool de nous plonger dans une ville grise, enneigée, parfois triste, sans pitié, ville fascinante et en même temps impartiale: les plans du déblayage de la neige par des immenses «machines», le soir, dans des rues désertes indiquent bien cet état de grisaille. Les plans verticaux et horizontaux tracés par Anne sur les murs se confondent avec les rues de la ville, avec la disproportion des autoroutes, avec les gratte-ciels imposants. Comme ces perspectives qui se basculent, les vérités vacillent aussi. Le questionnement ne porte plus seulement sur le matériel et sur la forme, mais va au-delà des sentiments et des rapports humains.

La relation entre Anne et Alix est tout d'abord faite d'affection et de tendresse mutuelle. Une amitié qui, aux

yeux d'Anne, ne se doit d'être brimée. Mais voilà que Thomas propose à Alix de vivre avec lui. Cette décision provoque chez Anne une jalousie qui va plus loin que l'affection. Le triangle se forme. Plus que jamais disponible, elle va jouer à un jeu de séduction, un manège qui se prolongera jusqu'à la limite des sentiments. Entre les deux femmes, une sorte d'ambiguïté et de complicité tacite va s'installer. Anne va se mettre à aimer Alix. Elle va même rompre sa relation avec Pierre, venu par surprise à Montréal pour la voir. De son côté, d'abord séduit par la jeunesse et le charme d'Anne, Thomas verra tout d'un coup en elle un obstacle à sa vie déjà réglée.

Peut-on briser les règles de l'amour et en créer d'autres suivant ses besoins affectifs et ses préoccupations? Léa Pool nous donne la réponse dans la scène du bistro où Anne dit à Alix: «Il faut avoir la force d'aimer au-delà de la peur.» D'ailleurs, c'est par nécessité qu'Anne agit; elle s'est trouvée dans une situation grave, dans un point de non-retour. Elle s'est dit: «aujourd'hui, je me rends compte qu'il faut être dans une situation grave pour avoir le courage de bouger». D'abord réticente, Alix va se laisser emporter dans ce tourbillon où seule prédomine la force des sentiments. C'est alors que Léa Pool intercale des situations de hasard: une des roues de l'échafaudage sur lequel Anne travaille se brise, ce qui provoque sa chute. Cette scène-charnière va être celle où les événements prendront une nouvelle tournure. Le studio doit être détruit pour laisser la place à des condominiums. La loi de la ville décidera de la vie d'Anne. La cassure se sera cicatrisée puisqu'elle repart.

La part d'autobiographie est un élément important dans les deux dernières œuvres de Léa Pool. Tout d'abord, dans *La Femme de l'hôtel*, Andréa, la cinéaste en quête d'un personnage pour son film, est juive. Dans *Anne Trister*, l'héroïne l'est aussi. Dans le premier film, cet élément est suggéré. Dans le deuxième, il est plus prononcé: la scène de pré-générique nous montre Anne sur le lit, faisant dos au spectateur. Elle pleure la mort de son père. En face d'elle, sa mère la console. Un détail, un candélabre posé sur une commode nous rappelle ses origines. Le propos devient plus évident dans la scène des funérailles du père. Plus tard, à Montréal, Anne ira souvent au Bistro Simon Lévy, seul lieu où elle

peut prendre contact avec ses racines. Léa Pool est née en Suisse, d'une famille d'origine juive. Léa Pool est «anti-nationaliste, elle prône la non-appartenance, refuse les étiquettes, les épithètes et les drapeaux» (voir *24 images*, n° 22-23, p. 59) — Dans *Anne Trister*, elle manifeste réellement cette affirmation. Bien qu'ayant quitté son pays et ses origines, Anne est une femme de nulle part. Sa quête repose uniquement sur la découverte de soi.

Pour mettre en images cette fiction sur les aléas de l'amour, Léa Pool a, une fois de plus, eu recours à des comédiens de talent. Nous retrouvons Louise Marleau dans le rôle d'Alix. Elle joue avec aisance, assurance et intensité. Son visage exprime la maturité et la compréhension, particulièrement dans les scènes avec la petite Sarah, incarnée par Lucie Laurier, très jeune actrice au talent prometteur. Pour le rôle principal, celui d'Anne, Léa Pool a choisi une comédienne française, Albane Guilhe, dont c'est ici la première expérience cinématographique dans le long métrage. On aurait voulu qu'elle soit plus énergiquement dirigée. Par moments, son jeu semble forcé. Il faut cependant avouer que la gageüre était grande, d'autant plus que le personnage d'Anne est présent dans presque toutes les scènes et que le film repose pratiquement sur ses épaules.

Anne Trister s'ajoute à la très courte et déjà imposante filmographie de Léa Pool. Avec une lucide perspicacité, elle nous parle de ce qu'elle connaît: la femme. Sans le moindre discours féministe. Nous sommes entraînés dans les méandres de l'affection, de la tendresse et de l'amitié. Tout compte fait, Léa Pool peut maintenant rejoindre les rangs de cinéastes telles que Margarethe von Trotta, Diane Kurys et Chantal Ackerman.

ANNE TRISTER

Québec, 1986

Re.: Léa Pool

Scé.: Marcel Beaulieu et Léa Pool

Ph.: Pierre Mignot

Int.: Albane Guilhe (Anne Trister), Louise Marleau (Alix), Lucie Laurier (Sarah), Guy Thauvette (Thomas), Hugues Quester (Pierre), Nuvit Ozdogru (Simon), Kim Yaroshewkaya (la mère).

115 minutes couleurs

Dist: Ciné-360